

Simone LANDRY, *Le pouvoir, c'est pas sorcier : il suffit d'en avoir les clés*

Presses de l'université du Québec, Coll. Praticom, 2012, 160 pages.

Jean Zoungrana



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8592>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.8592](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8592)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 471-473

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean Zoungrana, « Simone LANDRY, *Le pouvoir, c'est pas sorcier : il suffit d'en avoir les clés* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8592> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8592>

Tous droits réservés

antipodes de la méthode scientifique en usage dans le monde des historiens. D'ailleurs, il est symptomatique que Robert Faurisson parle de lui-même d'une « analyse au ras des pâquerettes ». Effectivement, elle l'est. En ce sens, l'homme peut être vu comme un falsificateur de l'histoire.

Au fil des pages, on voit apparaître un homme violent, rancunier, tatillon, aigri, procédurier... mais aussi un piètre chercheur, qui ne fit parler de lui qu'à travers une « méthode » provocatrice et peu originale. Arthur Rimbaud et Isidore Ducasse, le « Comte de Lautréamont », en firent les frais. En revanche, on apprend qu'il est littéralement fasciné par Louis-Ferdinand Céline, selon lui le « plus grand de nos stylistes et le plus fin connaisseur des ressources de notre langue ». Une anecdote est intéressante : invité, en 1971, par Michel Polac à parler de l'« imposture » de Lautréamont sur le plateau de *Post-Scriptum*, la discussion continuée hors plateau dérivait sur la négation des chambres à gaz... Une bagarre faillit éclater avec Michel Polac. Dans les années 70, Faurisson devient de plus en plus controversé, tant pour sa manière d'appréhender la littérature, que pour son comportement ou pour la nature de ses recherches « historiques », en fait négationnistes.

De facto, il va devenir la première figure négationniste médiatique à partir de 1978. Valérie Igounet détaille alors comment Faurisson va se rapprocher d'une ultragauche en suscitant l'intérêt de Pierre Guillaume et de sa Vieille Taupe (du nom d'une librairie d'extrême gauche qui se transforma en maison d'édition dans les années 80). Ce rapprochement est un point particulièrement intéressant : il permet de comprendre comment Robert Faurisson va élargir son audience et voir ses thèses se diffuser dans des milieux d'extrême gauche, très perméables à l'antisionisme depuis les années 70. La dernière partie de l'ouvrage est d'ailleurs consacrée à cette circulation idéologique. En effet, Valérie Igounet décortique les rapports existant entre Dieudonné M'Bala M'Bala et Robert Faurisson, le premier ayant offert au second ses « lettres de noblesse » sur la scène du Zénith le 26 décembre 2008. Dieudonné lui a aussi donné l'occasion de voir ses idées dans d'autres milieux et générations. Cette dernière partie est aussi passionnante par la description que la chercheuse fait du monde négationniste, un monde divagant, agité de mille querelles intestines, d'alliances et de mésalliances, d'oukases et de procès. Malgré ses dissensions, et malgré le fait que le personnage est médiocre, il ne faut pas oublier qu'il est devenu l'icône du négationnisme mondial lors de la Conférence

internationale sur l'Holocauste organisée par le régime iranien en 2006. Il ne faut pas non plus oublier que, depuis le 11-Septembre, de nombreux petits Faurisson en herbe s'efforcent à leur tour, devant leurs ordinateurs, d'habiller d'un fatras pseudo-scientifique leur propre folie complotiste et antisémite.

Au terme de cette lecture, une question reste en suspens : comment un enseignant comme Robert Faurisson, connu pour ses actes de violence sur ses élèves, pour ses positions idéologiques, a-t-il pu avoir un poste d'universitaire, et le garder ? En effet, cette question est capitale pour la compréhension du personnage, mais pourtant n'est qu'effleurée par l'auteure, pour des raisons juridiques, je présume.

Stéphane François

IDP, Université de Valenciennes et du Hainaut-
Cambésis, F-59313
GSRL, CNRS, EPHÉ, F-75849
francois.stephane21@aliceadsl.fr

Simone LANDRY, *Le pouvoir, c'est pas sorcier : il suffit d'en avoir les clés.*

Presses de l'université du Québec, Coll. Praticom, 2012, 160 p.

Le titre est explicite : il s'agit bien de démythifier le pouvoir en donnant aux lectrices et lecteurs les clés de compréhension des phénomènes de pouvoir. Pour ce faire, l'auteure propose non pas un traité du pouvoir, mais un opuscule très didactique agrémenté d'exercices, de corrigés d'exercices et de jeu de clés sans omettre d'y ajouter un glossaire adéquat afin que chacun puisse voir et expérimenter les jeux du pouvoir en acte. En effet, le pouvoir est en général présenté comme quelque chose de complexe, trop complexe même pour se laisser appréhender d'emblée en raison de son abstraction et, paradoxalement, de son omniprésence. Le pouvoir n'est-il pas partout ? On aurait tendance à ajouter partout et nulle part. Et pourtant, des relations interpersonnelles qui unissent la mère et l'enfant aux relations entre chefs d'État en passant par les organisations qui nourrissent le tissu social, le pouvoir demeure présent, souterrainement présent. Ce serait le lieu pour convoquer Michel Foucault et sa thèse sur la microphysique du pouvoir, mais Simone Landry, professeure au département de communication sociale et publique de l'université du Québec à Montréal (UQAM), ne le fait pas. Les théoriciens du pouvoir ne sont guère invités à cet exercice de démythification en raison de la nature même du projet de l'auteure. Mais, on peut aussi se demander si une confrontation entre la question du

pouvoir et celle du genre ne serait pas éclairante sur la nature même du pouvoir ; cela n'est pas non plus le propos de Simone Landry. Dans l'ouvrage, il s'agit – d'abord et avant tout – de pratique de pouvoir telle qu'elle se manifeste concrètement dans les groupes et les organisations.

En effet, c'est comme formatrice, chercheuse et femme que Simone Landry s'est toujours intéressée à la question du pouvoir. Elle tire enseignement de sa propre expérience immédiate du pouvoir à travers sa longue fréquentation des instances universitaires, syndicales et politiques et de ses travaux de recherche pour proposer le jeu de déploiement du pouvoir. Sa thèse de doctorat, inédite à ce jour, portait très justement sur cette question : *Le processus d'émergence de la structure du pouvoir dans les groupes restreints : la place des femmes et la place des hommes* (Montréal, université du Québec, 2002). Si d'autres travaux et interventions porteront sur cette même thématique, l'ouvrage le plus significatif reste à ce jour *Travail, affection et pouvoir dans les groupes restreints : le modèle des trois zones dynamiques*, (Québec, Presse de l'université du Québec, 2007).

Si donc le pouvoir, loin d'être un attribut personnel, relève d'une dimension relationnelle, il importe d'en dégager les multiples facettes afin d'assainir les relations dans tous les domaines de l'activité humaine. « Dans la sphère des rapports intimes, d'amour, d'amitié, de parentalité, où le pouvoir est aussi omniprésent, mieux en comprendre les tenants et les aboutissants peut contribuer à assainir les relations, à les rendre plus harmonieuses dans l'écoulement de la vie quotidienne » (p. 3). Ainsi le livre est-il divisé en cinq chapitres. Les deux premiers (pp. 5-20, 21-32) sont consacrés à la compréhension et aux fondements psychologiques du pouvoir : quelle distinction établir entre pouvoir et abus de pouvoir ? Le troisième (pp. 33-56) s'intéresse aux sources ainsi qu'aux déterminants du pouvoir avec une attention particulière portée sur la question du pouvoir des femmes. Les quatrième et cinquième (pp. 57-88, 89-112) étudient respectivement les questions du *leadership* et des stratégies de pouvoir. Enfin, tout au long de son exposé, Simone Landry met en évidence des clés de compréhension du pouvoir qui, regroupées, constitueront la conclusion du livre.

Alors de quoi ce trousseau de clés indispensable au démontage de la mécanique du pouvoir est-il constitué ? Pour l'auteure, la compréhension du pouvoir passe d'abord par un constat : toute relation porte nécessairement en elle une composante de pouvoir. De sorte que l'une des clés majeures dans

la compréhension de la nature de sa nature réside dans le fait que « pouvoir » et « influence » sont des termes synonymes : l'influence étant perçue comme la mise en acte du pouvoir.

La conséquence de ce constat est qu'aucun pouvoir ne peut se passer du besoin de contrôle qui peut se décliner de deux manières : « le pouvoir de » et « le pouvoir sur ». Le premier renvoie à celui de soi dans la mesure où c'est ce qui permet de développer des talents et des capacités. Le second souligne la dimension relationnelle qui s'opère dans toutes nos interactions quotidiennes.

Le troisième jeu de clés montre qu'il n'est pas de pouvoir sans reconnaissance. Toutefois, des ressources et des attributs personnels sont indispensables à quiconque veut exercer de l'influence. Simone Landry montre qu'il existe six formes de pouvoir fondées sur six types de ressources : « le pouvoir de récompense, fondé sur la capacité de procurer des récompenses ; [celui] de coercition, fondé sur la capacité d'infliger des punitions ; [celui] légitime, fondé sur la position occupée, d'une part, et sur les valeurs intériorisées de ceux et celles que l'on veut influencer, d'autre part ; [celui] de référence, fondé sur l'amitié, l'amour ou l'admiration que l'on a pour la personne qui cherche à nous influencer ; [celui] d'expert, fondé sur la compétence ; et [celui] informationnel, fondé sur l'accès à des informations ou à des réseaux d'information pertinents » (p. 55). Il peut donc être important de tenir compte des déterminants sociaux du pouvoir : l'âge, le sexe, l'origine ethnique ou géographique, la religion... On comprend mieux la position particulière des femmes qui, bien souvent, n'ont exercé leur pouvoir que dans la sphère domestique. Au-delà des obstacles structurels et des obstacles personnels à l'accession des femmes à des postes de pouvoir, elles disposent néanmoins d'atouts : « la confiance en elles-mêmes ; la capacité d'oser et de prendre des risques ; l'appui de leur parti, de leur bureaucratie, de leur organisation ; le soutien d'un mentor ou d'une mentore dans leur démarche d'accession au pouvoir » (p. 56).

Le quatrième jeu se focalise sur la question du *leadership*. De même qu'il n'est pas de pouvoir sans reconnaissance, il ne saurait y avoir de *leadership* sans reconnaissance. Car ce dernier repose sur la légitimité, la capacité de récompenser et de punir, l'accès aux informations, l'estime et l'admiration. Il existe deux types de *leadership* : celui des femmes est centré sur les processus et les résultats ; celui des hommes serait davantage orienté vers les résultats et déterminé par l'ambition de progression dans la hiérarchie.

Enfin, le dernier jeu de clés relève de la mise en acte du pouvoir à travers les stratégies et les jeux, autrement dit les modes de son exercice. Il en ressort que toute stratégie d'influence passe par la possession d'un statut externe relativement élevé, la compétence perçue, la confiance en soi, la fluidité communicationnelle. Et au-delà des stratégies positives (la prise de parole, l'orientation de l'action) et les stratégies négatives (la manipulation, l'intimidation), aucune organisation n'est exempte de jeux de pouvoir. Ce sont là autant de clés constitutives d'une véritable pédagogie du pouvoir telle qu'expérimentée et analysée par Simone Landry.

En somme, en mettant l'accent sur la dimension fonctionnelle du pouvoir, ce livre à l'écriture concise, à la démarche méthodique et à la tonalité pédagogique affirmée se présente comme une bonne introduction à la question du pouvoir tout en soulignant sa dimension fondamentalement relationnelle. Ainsi Simone Landry guide-t-elle et offre-t-elle un *vademecum* ou plutôt une boîte à outils à expérimenter et à partager afin de démonter la mécanique du pouvoir à l'œuvre dans les relations sociales et précisément dans les jeux de pouvoir.

Jean Zoungrana

SAGE, université de Strasbourg, F-67000
zoungrana@unistra.fr

Jean-Marie LHÔTE, *Histoire du hasard en Occident.*

Paris, Éd. Berg international, coll. Histoire des mentalités, 2012, 248 p.

« Vous devriez écrire une histoire du hasard, cela n'existe pas ». Cette suggestion innocente, émise en 1993, mûrit dans l'esprit du spécialiste des jeux qu'est Jean-Marie Lhôte au point de donner le jour à l'ouvrage quelques 20 ans plus tard. Bien que l'assertion ne soit pas tout à fait exacte, puisque l'on trouve plusieurs pseudo-histoires du hasard, même si elles ne se présentent pas forcément sous ce jour : ainsi les américains Reuven et Gabrielle Brenner ont produit avec *Spéculation et jeux de hasard* (trad. de l'américain par Marie-Andrée Lamontagne, Paris, Presses universitaires de France, 1993 [1990]) une histoire du hasard qui partage plusieurs références communes avec celle de Jean-Marie Lhôte. Par ailleurs, certains ouvrages cités en références par ce dernier auteur peuvent prétendre à cette dénomination, c'est le cas du *Jeu* d'Alan Wykes (trad. de l'anglais par Jacqueline Jude, Paris, Éd. Tallandier, 1964) et plus encore de *Hasard, adresse et chance : la psychologie du pari et du jeu* de John Cohen (trad. de l'anglais par Élisabeth Grin, Paris, Presses universitaires de France, 1960), même si

le traitement est effectué quasi exclusivement du point de vue ludique. Bien entendu, cela ne diminue en rien l'intérêt d'articuler et de remettre en perspective ces contributions, d'autant que l'auteur est particulièrement légitime pour le faire.

Pour apporter sa pierre à l'édifice, à partir du dictionnaire, l'auteur propose de découper le hasard en quatre acceptions : le hasard comme cas fortuit ou risque (*casus*), le hasard comme volonté divine (*fortuna*), le hasard comme chance (*alea*) et le hasard comme sort aveugle (*fors* ; p. 9). Ce découpage n'est pas sans rappeler (fortuitement ?) le classement que le même auteur avait entrepris dans *Le symbolisme des jeux* (Paris, Éd. Berg international, 1976) qu'il répartissait en quatre catégories : l'ordre du monde (jeux de compétition qui impliquent une prise de risque), le sort des rêves (jeux de hasard et notamment de divination), le plaisir d'être ensemble (jeux de masques et d'illusion qui reposent sur l'intuition, donc sur la chance) et la magie des objets (le mystère des origines). Plus concrètement, Jean-Marie Lhôte utilise cette typologie pour dégager quatre époques qui rythment l'histoire humaine et à chacune desquelles il attribue plus spécifiquement un hasard dominant : l'homme hasardeux (*casus*) de l'Antiquité, auquel succède l'homme de destin (*fortuna*) à l'époque chrétienne qui s'efface à la Renaissance devant l'homme improbable (*alea*) pour laisser sa place, à partir d'Hiroshima, à l'homme téméraire (*fors*).

Cependant, cette belle construction est plus permissive qu'il n'y paraît, puisque l'on retrouve tous les types de hasard à chaque époque. C'est sans doute là que le bât blesse car, pour l'auteur, le moindre événement fait sens à la hauteur de son érudition hors norme : le hasard est partout. À l'instar d'un Johann Huizinga (*Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, trad. du néerlandais par Cécile Seresia, Paris, Gallimard, 1951, p. 58) qui, après avoir affirmé que le jeu est la « conscience d'être autrement que la vie courante », traque dans la moindre activité sociale, Jean-Marie Lhôte, après l'avoir scindé en quatre catégories de hasard, les retrouve dans chaque événement marquant, chez chaque penseur. Or, la critique est naturellement la même que celle faite au procédé appliqué au jeu par l'historien néerlandais : si le hasard est partout, alors il n'est nulle part en particulier. En outre il peu sembler vain de s'émerveiller de trouver du hasard tout autour de nous... puisque, depuis la définition de Lactance (*Les institutions divines*, livre vi, chapitre ix, III^e siècle après J.-C.) qui consacre le hasard comme « l'ignorance des causes » (in : John Cohen, 1963 : 101), son périmètre est infini. Il est donc pour le moins normal que ce même hasard soit décelable en tout temps et en